

XYZ. La revue de la nouvelle

Le règlement 24, de Maurice Ravel

Bertrand Bergeron



Numéro 117, printemps 2014

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2014). *Le règlement 24*, de Maurice Ravel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 7–9.

Le règlement 24, de Maurice Ravel

Bertrand Bergeron

« **M**OI, dans une classe, il y a même un étudiant qui... »
Eh voilà, la réunion vient officiellement de débiter.

La plus navrante de l'année, celle où, d'office, nous révisons les règlements du département, ceux qu'on intègre aux plans de cours et qui informent tous les étudiants, peu importe le cours, peu importe la provenance des élèves, de nos attentes et exigences sur le plan du comportement comme sur celui des efforts à fournir.

— On dirait que, de nos jours, les élèves ne respectent plus rien.

C'est confirmé : la réunion a bel et bien commencé. Pour le moment, le collègue s'ébroue encore, patauge dans le but de situer le style de l'échange. L'axiome de base, c'est quelque chose dans le ton *les élèves ne sont plus ce qu'ils étaient*. Seulement, pour des raisons mystérieuses, cet énoncé doit à tout prix demeurer tacite. Il en va de même pour son corollaire, *d'année en année, nous sommes de bien meilleurs enseignants* ! Alors, sans plus de préambule, faisant l'économie de toute justification ou explication, nous passons à la phase « Illustration du propos ».

— Il y en a un qui m'a dit, en plein cours...

On sent venir l'instant dramatique.

— Qu'est-ce que vous faites, vous, quand un élève ose...

Le non-verbal montre des dents.

— Ça, c'est sans tenir compte de la tenue vestimentaire...

Le timbre rauque sent la rancune, le débit trahit la rancœur.

— Moi, une chaînette à la cheville avec des clochettes de charme, je ne supporte plus !

Nul doute possible : le grand comité de la plainte carbure à la rancœur ! Dans ce contexte, inutile de craindre le pire, parce que d'ores et déjà, il préside l'assemblée. Fait à noter : ni Jean-Claude, ni Lucie, ni Bernard, ni Thérèse, ni moi n'avons

pris la parole. Autrement dit, les habitués ténors se taisent, résignés, épagneuls. Autant se rendre à l'évidence, il s'agit ici d'un mal nécessaire. Un passage obligé. Un rite expiatoire. Une catastrophe naturelle. *An Act of God!*

À les regarder, on dirait des automates du dialogue, avec ces débuts de répliques inchangés « Moi, je pense que... », des chutes prévisibles « En tout cas, c'est mon avis ». De grâce, surtout, qu'il ne vienne à l'esprit de personne de le souligner. Qu'on nous épargne !

D'autres constantes s'ajoutent. Par exemple, ce simple mot, le « respect », qui revient sur la glace plus souvent à présent qu'en première période. Le respect. Si l'on porte attention à l'usage qu'on fait de ce mot dans les propos, force est d'admettre qu'il y apparaît comme un droit. Le professeur a droit au respect. Il ne semble pas venir à l'esprit de ceux qui s'expriment que, bêtement, le respect s'obtient, comme beaucoup de choses, au mérite. D'ailleurs, on n'en reste pas là. Ce mot semble éveiller son frère jumeau dans le contexte : « l'autorité ». Un phénomène sous surveillance, dit-on, en anthropologie. Et il faut saisir la portée de ce mot à travers les propos. Derrière le vocable *autorité*, apparemment neutre et d'un niveau discursif élevé, c'est le professeur lui-même qui se profile, locuteur scolarisé devant un groupe d'étudiants. Et, cette fois encore, le terme y fait figure de droit : l'enseignant détient l'autorité. Cela lui revient de droit. Cette fois encore, je me retiens de jeter de l'huile sur le feu et de suggérer que, comme dans le cas du respect, l'autorité s'obtient au mérite. Je ne suis pas le seul à m'en tenir au silence. Notre équipe, au cours de cette rencontre, a adhéré tacitement à une stratégie ultra-défensive qu'on nomme la trappe. Elle se tait.

Puis soudain, contre toute attente, me voici aux prises avec un irrésistible fou rire. Car, de tous les moments qu'il m'est donné de vivre, c'est à mes passages chez le dentiste que celui-ci me renvoie présentement. Je précise. J'ai les traitements et chirurgies dentaires difficiles ; mes séances chez

8 le dentiste sont longues, exigeantes, pénibles. Aussi, depuis

des lustres, je vois venir mes rendez-vous avec appréhension. Sauf que, récemment, j'ai inventé une nouvelle approche : la veille d'un rendez-vous, chaque fois désormais, je me passe *La valse*, de Maurice Ravel. Une pièce que j'affectionne pour son entrain, sa feinte simplicité et son orchestration. Et je me la passe non pas une fois ou deux, mais six ou vingt fois d'affilée. Car l'écoute de cette pièce me rend enthousiaste, euphorique. Si bien qu'au moment où le dentiste y va de ses impératifs, *Ouvrez plus grand, Tournez vers la gauche*, ou passe au scabreux *On va l'avoir on va l'avoir*, j'entends intérieurement la première trompette qui attaque sur le contretemps, ou le chorus flûte et hautbois, ou le contre-basson qui, poussif, rétablit de son mieux le rythme après la double barre. Et voici qu'à présent, au son de « Moi, je dis que le département devrait... », voici une trompette qui attaque le thème sur le contre-temps, « Les jeunes ont encore le sens des valeurs, je ne dis pas, mais... » et les cuivres vous modulent l'harmonie d'un seul bloc, « C'est vraiment plus ce que c'était... », je savais bien qu'altos et violoncelles ne se laisseraient pas faire ! Puis malgré moi, imprudemment, mes yeux se lèvent en direction des collègues, de ceux qui semblent les plus atteints, et alors me vient cette évidence : « Sûr qu'à leurs yeux, l'enseignement serait bien plus agréable s'il ne se trouvait pas d'élèves dans les classes ! »